

je meurs de sommeil... Mon Dieu! si je pouvais dormir une heure... rien qu'une heure!

Le capitaine italien et le hussard se consultèrent du regard.

— S'il s'endort, murmura Felipone, nous ne pourrions le réveiller et le remettre en selle.

— Eh bien, répondit le courageux Bastien, se penchant à l'oreille du capitaine, je l'emporterai tout endormi. Je suis fort, moi, et pour sauver mon colonel... ah! je deviendrais un Héroule.

Le capitaine, la tête penchée en arrière, semblait écouter des bruits lointains:

— Les Russes sont à plus de trois lieues, dit-il enfin, la nuit approche, et ils camperont bien certainement avant d'arriver jusqu'à nous. Puisque le colonel veut dormir, laissons-le dormir; nous veillerons, nous.

Le colonel entendit ces derniers mots, et il tendit la main à l'Italien.

— Merci, Felipone, dit-il, merci, ami; tu es bon et courageux, toi, tu ne te laisses pas abattre par ce gredin du vent du nord. Oh! le froid!

Et le colonel prononçait ces derniers mots avec l'accent de la terreur.

— Mais je ne suis point blessé, moi, répondit l'Italien, et il est tout simple que je souffre moins.

— Ami, reprit le colonel tandis que le hussard jetait dans le brasier tout ce qu'il trouvait de broussailles et de branches mortes autour de lui, j'ai trente-cinq ans. Soldat à seize ans, j'étais colonel à trente, c'est te dire que j'ai été brave et patient. Eh bien, mon énergie, mon courage, tout, jusqu'à l'indifférence avec laquelle j'acceptais les privations sans nombre de notre noble et dur métier, tout vient échouer contre cet ennemi mortel qu'on appelle le froid. J'ai froid!... Comprend-tu?

En Italie, j'ai passé treize heures sur un champ de bataille sous un monceau de cadavres, la tête dans le sang, les pieds dans la boue.

En Espagne, au siège de Saragosse, je suis monté à l'assaut avec deux balles dans la poitrine; à Wagram, je suis resté à cheval jusqu'au soir, la cuisse traversée d'un coup de baïonnette. Et bien, aujourd'hui, je ne suis plus qu'un corps sans âme, un homme à moitié mort... un lâche qui fuit un ennemi qu'il méprise! Les Cosaques! Et tout cela parce que j'ai froid!...

— Armand... Armand, courage! dit le capitaine, nous ne serons pas toujours en Russie!... nous regagnerons des climats moins durs... nous reverrons le soleil... et les lions sortiront alors de leur torpeur...

Le colonel Armand de Kergaz, c'était son nom, hocha tristement la tête.

— Non, dit-il, je ne reverrai ni le soleil, ni la France... Encore quelques heures de cet horrible froid, et je suis mort!

— Armand! — Mon colonel! exclamèrent en même temps le capitaine et le hussard.

— Je meurs de froid, murmura le colonel avec un sourire navré, de froid et de sommeil.

Et comme sa tête s'inclinait sur sa poitrine, et que cette torpeur invincible qui coûta la vie à tant de nobles cours, dans cette lamentable retraite de Russie, commençait à s'emparer de lui, le colonel fit un effort, rejeta vivement la tête en arrière, et dit:

— Non, non, je ne peux pas dormir encore; il faut que je songe à ceux qui sont là-bas.

Et son regard était tourné vers l'horizon, dans la direction de la France.

— Amis, continua-t-il, en s'adressant à la fois au soldat fidèle et dévoué et au capitaine, vous me survivrez tous deux sans doute, et vous garderez mon souvenir. Eh bien, écoutez, je vous confie ma volonté dernière, je vous recommande ma femme et mon enfant.

Il tendit de nouveau la main au capitaine Felipone, et poursuivit:

— J'ai laissé là-bas, dans notre France aimée, une femme de dix-neuf ans et un enfant qui venait de naître. Bientôt peut-être, la femme sera veuve et l'enfant orphelin.

— Armand! Armand! dit le capitaine, ne parle donc point ainsi; tu vivras!

— Oh! je voudrais vivre! murmura-t-il; vivre et les revoir tous deux!

L'œil du colonel étincelait, tandis qu'il parlait ainsi d'espérance et d'ardent amour.

— Mais, reprit-il avec un triste sourire, je puis mourir aussi... et la veuve et l'orphelin ont besoin de protecteurs.

— Ah! colonel, s'écria Bastien, vous savez bien que, s'il vous arrivait malheur, votre hussard donnerait sa vie seconde à seconde, et son sang jusqu'à la dernière goutte, pour votre femme et votre enfant.

— Merci! dit le colonel, je compte sur toi.

Puis il regarda l'Italien.

— Et toi, dit-il, toi, mon vieux camarade, mon ami, mon frère?

Le capitaine tressaillit, et un nuage passa sur son front. On eût dit que de lointains souvenirs venaient d'être évoqués chez lui par les dernières paroles du colonel.

— Tu viens de le dire, Armand, répondit-il; ne suis-je pas ton camarade, ton ami, ton frère?

— Eh bien, si je meurs, reprit le colonel, tu seras l'appui de ma femme, le père de mon enfant.

Une vive rougeur monta, à ces mots, au visage du capitaine; mais le colonel n'y prit garde, et il ajouta:

— Je sais que tu aimais Hélène, et tu sais bien aussi que nous la laissons libre de choisir entre nous deux. Plus heureux que toi, je fus l'élu de son cœur, et je te remercie d'avoir accepté ce sacrifice et d'être demeuré l'ami de celui qui fut ton rival.

Le capitaine avait les yeux baissés. Une pâleur mate venait de succéder à l'incarnat de son front, et si son interlocuteur eût eu tout son sang-froid et n'eût été dominé par ce mélange atroce de souffrances morales et de douleur physiques, il eût compris qu'une lutte violente s'élevait dans le cœur de l'Italien, torturé par un souvenir.

— Si je meurs, acheva le colonel, tu l'épouseras... Tiens...

En prononçant ce dernier mot, le colonel ouvrit son uniforme et tendit un pli cacheté à Felipone.

— Voilà mon testament, dit-il; je l'ai écrit au début de notre campagne, et agité d'un étrange pressentiment. Par ce testament, mon ami, je te laisse la moitié de ma fortune, si tu consens à épouser ma veuve.

De pâle qu'il était, le capitaine devint livide, un tressaillement nerveux s'empara de tout son corps, et il étendit vers le testament une main convulsive.

— Sois tranquille, Armand, murmura-t-il d'une voix sourde, s'il t'arrivait malheur, je t'obéirais... Mais tu vivras, ajouta-t-il, tu reverras ton Hélène, pour laquelle je n'éprouve plus désormais qu'une vive et respectueuse amitié.

— J'ai froid, répéta le colonel, avec la conviction d'un homme qui croit à sa mort prochaine.

Et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, et le sommeil le prit avec une tenacité tyrannique.

— Laissons-le dormir quelques heures, dit le capitaine à Bastien, nous veillerons.

— Guéuse de bise! murmura Bastien avec colère, et tout en aidant l'Italien à coucher le colonel en travers du brasier et à le couvrir de lambeaux de vêtements et de couvertures qu'ils possédaient encore.

Cinq minutes après, le colonel Armand de Kergaz dormait profondément.

Bastien, l'œil attaché sur lui, avec la caressante fixité du chien fidèle, alimentait sans cesse le brasier, et veillait à ce qu'aucune étincelle, aucun charbon ardent ne tombât sur son chef endormi.